

## Traversées

### I

Les coups de canon de l'écran résonnent au fond de Lino. Son petit lui se réveille en impressions sourdes, sautant plus ou moins haut, plus ou moins fort. Il était couché sur le canapé du salon. Des heures il s'émerveillait du mouvement des images, des mots des personnages qu'il faisait siens, il se les répétait, répétait, répétait, jusqu'à être ces mots, il mangeait chaque part de ce miroir de vie, de cette case à miracles que ses parents noircissaient souvent, en lui faisant les gros yeux, cette case à miracles qui s'élargissait chaque mercredi et qui faisait prendre la voiture vers le grand ciné gris, avec ses salles de poussière, où il tenait la main de sa grand-mère, elle sentait bon et riait beaucoup devant les films de Charlot, et il riait avec elle. Il aimait ça.

Tous ces battements du passé se condensent et soulèvent le ventre de Lino. Les bouffées de bonheur sont expulsées d'un seul coup, dans un éclat de rire salé. Des ombres se retournent. Lino s'excuse. Il sort du cinéma.

Dehors, il fait froid. Lino remonte son col, la rue, avec un sentiment de temps à prendre et à laisser glisser. Doucement il marche... doucement, doucement, lui disait-elle, tu vas trop vite pour ta vieille mémé ! Alors tout rouge aux joues il se tournait et courait dans ses bras, et elle riait comme elle savait si bien. Porté par cette étoile, il repartait devant, dans les chaussures de rêves que portent les enfants.

### II

Depuis le cimetière, on voit le cinéma. Encore trop petit quand elle était partie, il ne voyait que des pierres, en tenant fort la main de son grand frère. Maman pleurait. Mémé était la maman de Maman, jusqu'ici Lino ne le savait pas, comme il ne savait pas avant de lire la croix que Mémé avait un prénom. Les vieux et les grands s'appelaient et se connaissaient, dans leur monde.

Une larme tombe sur sa petite main, lourde de vingt-cinq ans plus tard.

Après, il n'y avait plus de cinéma, de Charlot et de rires. Il arrivait à Lino de mettre pantalon, bottes et capuchon, prêt à partir. Il trouvait ses parents dans la cuisine, en pantoufles, en train de laver des assiettes.

- On y va pas ? il demandait.
- Mais où, Lino ? répondait Maman en souriant.

Avec la mort meurent les habitudes. D'autres prennent leur place. On s'habitue à vivre.

### III

Il était mousquetaire, un des trois ou des quatre, chaque fois qu'on lui expliquait cette querelle numéraire il faisait semblant de comprendre. Il avait vu, dans un album à l'école, ces fameux manieurs de sabre au « courage exemplaire ». Il adorait écrire cette formule dans ses petites histoires de lui. D'une feuille de papier pliée en deux, il partait en voyage à travers quelques mots, « Un mousquetaire au courage exemplaire... », comme ça sonnait bien ! Une page lui suffisait pour sauver tout un peuple et chevaucher dans des prairies étourdissantes, à la recherche d'un trésor. Des bonhommes bâtons dessinés au feutre ornaient le papier restant. Ils avaient un sabre bâton dans la main, un chapeau à plumes sur la tête. Lino sortait un bout de sa langue sur le côté pour être bien appliqué. Le dessin était toujours plus difficile, le coloriage encore pire. Il finissait toujours pas dépasser.

Puis il sortait. Il allait se chercher dans les champs autour de sa maison. Ces espaces que son corps comblait étaient châteaux, armées, chevaux, visages, qui bougeaient dans une danse immense. Bougeait aussi sa bouche, tambour ouvert de tous les bruits du monde.

Lino embrassait le beau et le vide sans en savoir le poids. Il était mousquetaire. Il était tout à la fois.

Il ralentit. Dans le rétroviseur, ses petits pieds s'agitent, l'œil est perdu dans les prés de promesses. Finalement, il n'a pas fait grand-chose à part changer.

### IV

À tout à l'heure ! lance Léo en sautant de la voiture. Comme chaque mercredi, il claque un gros bisou dans la barbe de Papa et s'en va en courant, son sac rouge sur le dos.

Lino le regarde bondir et disparaître, instant de père, et il essaie de voir plus loin que lui-même, plus que son enfance toujours là déjà loin, moins cette angoisse de le voir grandir, de n'avoir plus rien à lui dire, et de le retrouver du sérieux dans les yeux et de la barbe aux joues.

Pour éviter tout ça, Lino n'assiste pas eux entraînements de Léo. Quand il fait chaud, il se trouve un pré, quand il fait froid, un café, et il travaille ses trucs de grand. Il se fond dans son boulot, pour oublier qu'à quelques pas de là des petits fous courent sans compter, un ballon dans les pieds. Pour eux, cette heure et demie, c'est un cri, pas une respiration du milieu de semaine ou un moyen de moins penser aux obligations quotidiennes, ils jouent jusqu'à la fin des temps. Petit aussi Lino allait au terrain du village, plein de bosses et de trous. Mais il n'y avait jamais personne. Il était seul avec son petit ballon blanc qu'il tirait dans les buts déserts. Quand il manquait sa cible, il n'y avait que lui pour aller chercher le ballon au milieu des orties. Il offrait et recevait ses propres passes, tirait et arrêtait ses propres frappes... Il était seul dans le silence de son souffle. Il avait fini par ne plus aller au terrain. Au cours de sa vie, il n'avait jamais joué avec quelqu'un d'autre que lui-même.

Alors il a du mal à ne pas voir en Léo l'ami qui lui a toujours manqué. Il faut voir son regard au petit quand il sort des vestiaires, qu'il regarde le terrain vide. À quoi sert un terrain vide ? Léo rêve de passer son temps ici, à tirer, à jongler, à courir. Lino lui prend la main. Il sent le front bas de son fils quand ils tournent tous deux le dos au stade. Il veut lui dire qu'un jour il construira une immense maison au bord du terrain, qu'ils pourront jouer ensemble tous les jours, même après la nuit. Mais il ne dit rien. Il y a des endroits où l'on voudrait rester pour toujours, qui laissent des regrets de courage et de silence.

C'est mercredi soir. Il faut faire les devoirs, le cartable, laver les cheveux, demain l'école reprend. Surtout ne pas être en retard. Léo n'a pas ce problème. Ce soir, il est déjà à l'entraînement du vendredi, et vendredi il sera au match du samedi, et de samedi soir à mardi il sera à l'entraînement de mercredi, et mercredi soir...

Derrière la porte, il entend la voix des grands, comme un ronronnement de chat. Il ne dort pas encore. Il regarde les statues en papier qui courent sur les murs de sa chambre, cachées dans l'ombre de la petite veilleuse qu'on lui laisse pour qu'il n'ait pas peur. Il ferme les yeux sans s'en rendre compte. Peu après, Lino entre en faisant le moins de bruit possible. Il réarrange les couvertures du petit, et dépose un baiser sur son front. À ce moment, il aurait le courage de s'asseoir et de lui chuchoter des histoires toute la nuit. Mais Léo écoute celles

de sa mère, qui raconte si bien. Lino ne sait pas faire. Il fuit. Il va faire la vaisselle, finir un papier important. Il ne sait pas dire bonne nuit à son fils. Et il a honte.

## V

Tu comprends, j'ignore quand on commence, ce qu'on doit dire. Mes souvenirs sont mal rangés, au fond de moi c'est pas toujours les bons tiroirs qui s'ouvrent, la plupart du temps je les ouvre et je les referme sans rien prendre dedans, et je dis rien.

Tu sais, je te vois jouer dans ta chambre, dans le jardin. Je te vois prendre le monde dans tes mains. Parfois, quand tu te rends compte qu'on te regarde, tu te presses de ranger ton imagination, tu avales tes voix et tu mets un casque de calme. Tu fais semblant. Moi aussi. Je fais comme si je croyais à ta mesure, à ton silence. Mais je suis content que tu continues à croire, car c'est le pire à perdre. La peau multiple se mutile pour qu'avance une société claire de jolies cases. Elle crée des faux semblants, des faux enfants, les joies pures s'exposent pas, elles se rangent au fond des poches avec les mains gercées et les vieux mouchoirs.

Tu ris comme ton arrière-grand-mère. Je te le dirai un jour. Tu as retrouvé l'oiseau qu'elle avait dans sa bouche, et tu déploies ton pouvoir insoupçonné. Tu te rends pas compte de tout ce que je redécouvre avec toi. Tu me demandes souvent de te montrer, et j'ai l'impression que je suis le plus enfant des deux. Tu réveilles mes rêves. Je m'émerveille à planter les emporte-pièces dans la pâte, à te montrer des dessins animés, à faire une boucle puis l'autre et à nouer mes lacets. On m'a jamais demandé autant, et je sens parfois que je sais pas être Papa. Je voudrais m'excuser pour tous les trucs de travers qui pousseront en toi. On a tous des racines un peu tordues. Le seul truc que je peux te promettre, c'est de faire de mon mieux.

Tu seras ce que tu veux. Mais dors en attendant. C'est quelque chose que les grands oublient. Demain, Maman t'emmènera à l'école. Je viendrai te chercher. Le soir, il y aura un match à la télé. On regardera la première mi-temps tous les deux.

Je t'aime mon fils. Bonne nuit...